



Gaston CALMETTE

Directeur (1902-1914)

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, Rue Drouot, Paris (9^e Arr^e)Rédaction en Chef : M. ALFRED CAPUS
M. ROBERT DE FLERSPOUR LA PUBLICITÉ
LES ANNONCES ET LES RÉCLAMES
S'adresser 26, rue Drouot, à l'Hôtel du FIGAROLes Annonces et Réclames sont également reçues
à la Société G^e des Annonces, 8, place de la Bourse

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me presse
de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS)

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, Rue Drouot, Paris (9^e Arr^e)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : Gutenberg 02-46 - 02-47 - 02-49

Secrétariat Général : M. HENRI VONOVEN

Abonnements : TROIS MOIS SIX MOIS UN AN

Paris, Départements } 9 » 18 » 34 »
Colonies françaises } 18 » 36 » 70 »
Étranger — Union postale... 18 50 36 70 »On s'abonne dans tous les bureaux de poste
de France et d'Algérie

Le Ravage de l'Aisne

11

Du quartier général italien, dans la nuit noire, nous essayons de gagner Laon. Voyage fantastique comme si nous crevions, pour avancer, des toiles de brouillard. La route est dure, inquiétante, coupée de travaux de mines et de sapes. Le phare fugitif tire de l'ombre d'étranges choses qui passent : tas d'obus, mitrailleuses encore braguées, murailles faites avec des caisses d'essence, tandis que les vraies murailles sont à terre, troncs d'arbres qui tendent le bras.

Et toujours des ruines. Pourtant, la belle abside de Bruyères est encore debout ; à Vaux-sous-Laon, surprise : des passants, assez nombreux dans les rues, parcourent les décombres comme des spectres. Étrange ! Il y a quelqu'un ! Après des peines infinies et des recherches laborieuses, nous voici auprès du chef qui nous reçoit. C'est un vainqueur. La joie est sur son visage rude. Tout, en lui, respire l'allégresse de l'action, l'emprise sur les réalités. Ce sont ces hommes que la guerre révèle, — de tels hommes. Au repas du soir, sobre et prompt, la conversation s'élève sur les ailes de la victoire. Heures inoubliables !

Nous passons la nuit dans ce qu'il reste d'une belle demeure transformée en hôpital par l'occupation ennemie, et c'est pourquoi, sans doute, elle subsiste. Le lendemain, à la première heure, l'automobile nous porte en rampant vers la montagne de Laon. — Laon est sauvé ; la cathédrale est intacte. Je ne dirai jamais la joie de mon cœur : cette cathédrale, c'est mon pays, ma tradition, ma famille. J'ai vécu à son ombre. Elle était à cette partie de la France le sens de la règle, de la mesure, du travail soutenu, de la foi. C'est le plus beau monument du monde, le mieux ordonné, le plus sobre, le plus calme dans sa force grave. — Et il est sauvé !

Les habitants de Laon vivent à ses pieds. Ils ont tant souffert ! Leur maire, le digne et brave M. Ernaut, après quatre années de lutte, ils l'ont emmené avec trois cents Laonnais, on ne sait où. Et ce sont ces sauvages que nous allons menager ! Pas une voix à Laon, pas une voix de ceux qui ont tout vu, tout supporté, qui ne s'élève pour demander justice ! Nos amis de la ville ont, sur la figure, les traces d'une misère physiologique indicible. Ils nous regardent avec surprise et s'habituent à peine à leur joie. On les avait saignés à blanc ; c'est à peine s'ils retrouvent la force de supporter leur bonheur.

A l'hôtel de ville, à l'église, dans les maisons particulières, j'entends partout les récits de la grande misère qui fut au pays de France. Mais Laon vivait, comme une sentinelle, sur l'effroyable désert qu'elle domine au loin, du haut de sa colline intacte. Laon va devenir, pour notre peuple meurtri, exilé, l'arche de pont qui le ramènera chez lui. Demain, les administrations, les conseils, la vie publique et privée reprendront ici. C'est par Laon que tout reviendra. La cathédrale est debout : chez les peuples vigoureux qui l'ont élevée, la foi est intacte.

En descendant de la colline pour reprendre la route, nous avons sous les yeux le premier spectacle du retour. La scène est biblique, préhistorique. Des familles rentrent. Vieilles, femmes, gamins (car les hommes sont à la guerre) traînent de petites charrettes, des brouettes, des voitures d'enfants, d'étranges véhicules faits avec des roues de bicyclettes ou de charrettes et, portant des matelas, des édredons, de vagues ustensiles de cuisine ; ils viennent, par bandes, chercher ce qu'il reste de leur foyer. Des bourgeois en toilette, des vieux messieurs en chapeau melon, des mendiants en loques, des gosses trottant dans leurs cache-nez, tout cela tire, pousse, agrippe, aide en silence. Les yeux sont fixés sur une chose dévotée de loin ; c'est le but : quelque maison en ruines. Qu'importe, on arrive ; on est chez soi parmi ces décombres, dans cette cave tapie au sol et qui n'en est que plus sûre. C'est un premier abri. Le canon tonne tout près avec une violence inouïe. Tant pis ! On y est. On recommencera !

La route de Laon à La Fère suit un franchit presque partout en zigzag la ligne Hindenburg. Nous laissons à gauche le massif de Coucy-Saint-Gobain avec ses forêts épaisses, ses marais inaccessibles, ses collines denses cultuées les unes sur les autres, massif que la nature avait constitué tel quel pour être le boulevard de la France. Les Allemands s'en sont emparés dès les premières semaines de la guerre : il a fallu quatre ans et trois grandes batailles pour les en chasser.

Les trois grandes batailles se sont emparées de la contrée : je veux dire qu'elle est tout entière en chaos. La route existe à peine ; rarement elle s'arrache au sol ; le plus souvent, elle s'enlève dans l'argile glissante. La voilà qui saisit les roues de la voiture et ne veut plus les lâcher. Sans le secours inattendu d'un convoi, nous serions encore au borborygme.

A droite, à gauche, c'est la plaine rase en ses molles ondulations tragiques. Guillaume voyait cela du haut du château d'Hombleux à l'offensive de mars. Quelle doit être sa fureur ! Il avait, devant lui, le plus magnifique champ de bataille pour un Attila. Sa gauche, appuyée sur le massif et les marais de Saint-Gobain, sa droite sur la falaise et les marais de Saint-Quentin, il pouvait réunir et lancer un million d'hommes avec leurs artileries, leur convoi, tout

leur matériel, en masse irrésistible, jusqu'à Paris. Il riait sous sa moustache hérissée. Il humait ce brouillard et ce sang. Cette fois, il tenait sous ses pieds la France et la victoire.

Des lieues, des lieues, à droite, à gauche, devant, derrière. Sur le plateau noir, fut la bataille : bataille à la ligne d'Hindenburg, qui a raviné le sol comme un torrent de montagne ; bataille à l'avant de la ligne avec le piétinement des régiments. L'ornière des artileries, le débris infect que laisse une armée en marche même quand les cadavres sont ramassés et sous la croix ; bataille, enfin, en arrière de la ligne, avec la traînée putride de la panique et de la déroute : abris abandonnés regorgeant encore d'approvisionnement et de munitions, charrettes et affûts les quatre fers en l'air, tas d'obus empilés, prêts à servir, carcasses de fer, de bois et d'os, et, sur les lombs pressées les unes contre les autres, des casques de fer. Et partout et toujours, les villes et les villages soigneusement pillés puis incendiés, les ruines achevées, le vol et la rapacité imprimant leur griffe immonde, en un mot la pire espèce des invasions, celle des vaincus pillards et lâches.

Aucune parole ne rendra jamais l'impression de cet immense paysage, où il ne subsiste plus que les lignes ; un tremblement de terre voulu et combiné ; de longues crêtes noires et nues, le ravage du sol lui-même. Des souvenirs aux yeux crevés se promenant sur tout cela, cherchant des maisons, des fermes, des villages, en ne trouvent que le néant. Les Anglais ont exprimé leur émotion selon leur manière brève et forte : ils ont mis des poteaux indicateurs au milieu des villages disparus avec cette inscription : « Ici, fut N... »

La Fère est vaguement debout, mais crevée ; Chauny, Saint-Gobain, Terguier, toute cette partie de la France populeuse et industrieuse annulée, rien. Nous avançons dans la boue vers la dernière crête qui nous sépare de Saint-Quentin. Voici les lieux de la première bataille de Guise, La Guinguette, La Folie, Urville, Hincourt : des noms ; enfin, après le faubourg de La Fère, le faubourg d'Isle, — en ruines comme tout le reste, — nous entrons dans Saint-Quentin.

Gabriel Hanotau,
de l'Académie française.

NOTES DIPLOMATIQUES

Les Derniers Jours de Tisza

Une agression rapide, des coups de feu, une brève angoisse et la mort, — on estimera sans doute ce châtiment trop doux pour le comte Etienne Tisza, ancien président du Conseil de Hongrie, l'un des principaux auteurs du crime de 1914, abattu jeudi dans la rue, à Budapest, par une bande de soldats obscurs.

Tisza méritait un procès, et la potence. Mais consignons-nous : ce procès, il l'a subi devant lui-même, et il a vu venir sa fin. Certes, il n'a pas eu de remords : de telles natures sont fermées aux regrets comme au repentir, et Tisza n'en eût pas éprouvé même devant ses juges. Rien n'indique non plus qu'il ait approché de l'expiation ; il a tressailli de peur : sa violence de despote sanglant devait plutôt accepter les risques d'une partie perdue. Mais il a vécu assez pour souffrir de la savoir perdue, et la plus grande humiliation de sa vie, il l'a certainement eue à la tribune, le 22 octobre, lorsqu'il a senti que le moment venait enfin pour lui où il allait falloir se défendre.

Ce jour-là, devant la Chambre hongroise, l'ex-dictateur Tisza lut un document que, depuis quatre ans, il conservait secrètement dans ses archives, à tout hasard. C'était une note qu'il se vanta, un peu tard, d'avoir adressée à l'empereur François-Joseph, le 8 juillet 1914, pour lui conseiller de ne pas fermer à la Serbie toute possibilité d'éviter la guerre. Tisza s'étendit, plaça, soutint que le texte de l'ultimatum fut librement délibéré à Vienne, le 19 juillet, en dehors de toute influence allemande.

L'Ass. mblée l'avait écouté, jusque-là, dans ce silence que l'on doit à un accusé ; mais, à ces mots, un député de l'opposition ne put se contenir, et cria : — Et à Potsdam ?

Tisza avait résolu de tout nier. Il éluda les aveux qu'on lui demandait sur ce document que le conseil de Potsdam (5 juillet 1914), qui servit de prologue à la guerre européenne, l'Autriche-Hongrie y fut représentée par l'archiduc Frédéric, le comte Berchtold, le général Conrad Hotendorf — et Tisza, leur maître à tous. Tisza descendit de la tribune sans avoir convaincu personne, mais ayant donné ce premier signe de faiblesse, d'avoir cédé au besoin de prononcer cette plaidoirie infructueuse, que nul ne lui demandait plus, car sa cause était jugée. Quelques jours auparavant, le 17 octobre, il avait étonné et fait scandale en dénonçant — lui, Tisza ! — l'alliance allemande et en confessant froidement : « Nous avons perdu la guerre ».

La veille, 16 octobre, comme il sortait du palais du Parlement, un jeune homme avait tiré sur lui (sans l'atteindre) un coup de revolver. Ce premier attentat manqué fut-il l'avertissement qui le décida peut-être à présenter sa défense personnelle, au seuil de la mort et de l'histoire ?

Le procès de Tisza a duré quinze jours. — D.

Le comte Etienne Tisza de Barasjany, né en 1861, était le fils du comte Koloman Tisza, qui fut président du Conseil pendant quinze ans, du 20 octobre 1875 au 13 mars 1890.

Etienne Tisza avait fait des études juridiques, en grande partie en Allemagne, et avait publié des travaux d'économie sociale. Élu député en 1881, il fut plusieurs fois président du conseil de Hongrie et était depuis 1913, au moment de l'avènement de Charles IV, il quitta à ce moment la présidence du Conseil, mais conserva une influence prépondérante

dans le gouvernement. Il était le chef du parti « national du travail » qui, sous ce nom d'apparence démocratique, était, en réalité, un parti conservateur. D'un tempérament autoritaire et violent, le comte Tisza n'avait maintenu son autorité dans le pays que par la force et la corruption. Il se promenait avec un de ses parents et une femme, lorsqu'il fut attaqué à coups de revolver et tué.

NOTRE SOUSCRIPTION

pour les Régions libérées

(QUATRIÈME LISTE)

Compagnie du Canal de Suez.	25.000
Banque nationale de Crédit.	25.000
M. le comte et Mme la comtesse de La Ribaudière.	1.000
M. et Mme A. Lehideux-Verminnen.	1.000
Prince de Brancovan.	100
Amiral et Mme Touchard.	400
M. J.-M. Lacombe.	50
M. René de Crenville.	100
M. et Mme Georges Legrand.	100
Groupe de la Banque de France à Auxerre.	100
Anonyme.	500
M. et Mme Felix Ziegler.	1.300
M. et Mme Charles Baudé.	1.300
MM. H. Salle, Michel, Laurent et Guiguen.	1.000
MM. Guillard, André et Cie.	2.500
MM. Calmann-Lévy, éditeurs.	1.000
Mme Alfred Mayrauges.	1.000
Établissements Allez frères.	5.000
Ex-mémoire de Mlle Raoul Fauquez.	50
M. et Mme Daydé.	10
M. J. Balu.	20
MM. Dumas, Feune de Colombi et Cie.	100
Mme M. V.	50
Une cuisinière.	5
M. J. M.	300
M. et Mlle Maurice Adam.	20
M. Marcelino Silberberg.	200
Berthe, Julien et Stéphane Marchandons-souvenirleur frère Léon.	200
M. et Mme Eugène Mannheim.	300
Mme Portelin.	100
MM. Bruhl frères.	2.000
MM. Kellner frères.	1.000
Mme Félia Litvinne.	20
Eu souvenir du sous-lieutenant Jean-Philippe Sudre.	100
Un anonyme.	100
Mme J. Calvados.	100
Eu souvenir de mon fils Georges Wimpfen.	20
M. Robert B. Hostater.	200
Mme Marchal.	50
J. L.	50
M. Raymond Kœchlin.	100
Commandant G. de Grandmison, député de Saumur.	200
MM. Monfray frères.	1.000
M. Coytier.	50
Société anonyme A. André fils.	5.000
M. Ch. Lanquar.	20
M. G. Magalot.	50
Mme Emilie Bruhl.	200
M. Sally Bruhl.	100
M. et Mme Max Koch.	50
MM. Bénard et Jaroslowsky.	3.000
M. Henri Folliot.	5
Mme Renée Richard.	20
M. Alfred André.	500
MM. Lacroche frères.	1.000
M. et Mme Otto Weiss.	100
M. Max Levy.	200
M. et Mme Maurice Allou.	200
Mme Olympe Hérol.	500
M. R. Thalmann.	200
M. Atholme Bruhl.	200
M. et Mme Coudré de Saint-Chamant.	500
J. F. M.	5.000
MM. Cahen d'Anvers.	10.000
Un sapeur.	20
M. Charles Burrell.	500
R. D.	10
Mme Louis Stern.	2.000
M. G. Nobletmire.	300
Cie d'Assurances Générales.	10.000
M. L. Chater.	250
M. Lucien Sauphar.	200
M. G.	20
M. Édouard Desfossez.	500
M. André.	40
M. A.	100
Mme Georges Bouché.	50
MM. Olivier et Cie.	500
M. Charles Chantel, directeur de l'Art et la Mode.	500
M. Janbart.	50
M. et Mme G.	100
Mme Fritsch-Estrangin, Mar-selle.	500
Mme Henry Ayle.	100
Mme Georges Jonas.	100
Mme Léon Guérin.	500
General et Mme Delanne.	200
MM. Fould et Cie.	2.000
M. André Fould.	300
La Foncière (transports).	5.000
Mme Achille Fould.	2.000
Total.	Fr. 125.300
Liste précédente.	Fr. 1.031.227 50
Total général.	Fr. 1.156.527 50

Les souscriptions arrivées au second courrier d'hier seront publiées demain.

Errata. — Dans notre troisième liste, lire : M. et Mme Emilie Fessart, 1.000 ; M. et Mme Prosper Cheruit, 500 ; MM. Vernes et Cie, 10.000 francs.

ARMÉE D'ORIENT

31 OCTOBRE

Malgré la tempête et la pluie persistantes, en dépit des difficultés du terrain et de la rupture des routes et des voies ferrées, les armées serbes poursuivent sans interruption les forces austro-allemandes en fuite. Leurs avant-gardes ont parcouru plus de cent soixante kilomètres en huit jours.

La 1^{re} armée serbe, appuyée par les cavaleries française et serbe, approche de Semendria et a atteint les défenses avancées de Belgrade.

La 2^e armée serbe a occupé Pojéga, à quarante kilomètres de la frontière bosniaque.

La Guerre

1.552^e jour de guerre

FRONT BELGE. — L'ennemi bousculé sur l'Escaut. Le fleuve atteint sur 16 kilomètres. Avance de 8 à 16 kilomètres. 23 villages reconquis. Prise d'Audenarde. Nombreux prisonniers.

FRONT BRITANNIQUE. — Dans les faubourgs de Valenciennes. La Rhonnette franchie. Deux à trois mille prisonniers.

FRONT FRANÇAIS. — Au nord et au sud de Vouziers, attaque sur vingt kilomètres. L'Aisne franchie. Importante progression.

FRONT D'ORIENT. — Les défenses avancées de Belgrade atteintes. A quarante kilomètres de la frontière bosniaque.

Communiqués officiels

FRONT BELGE

PRISE D'AUDENARDE

1^{er} NOVEMBRE

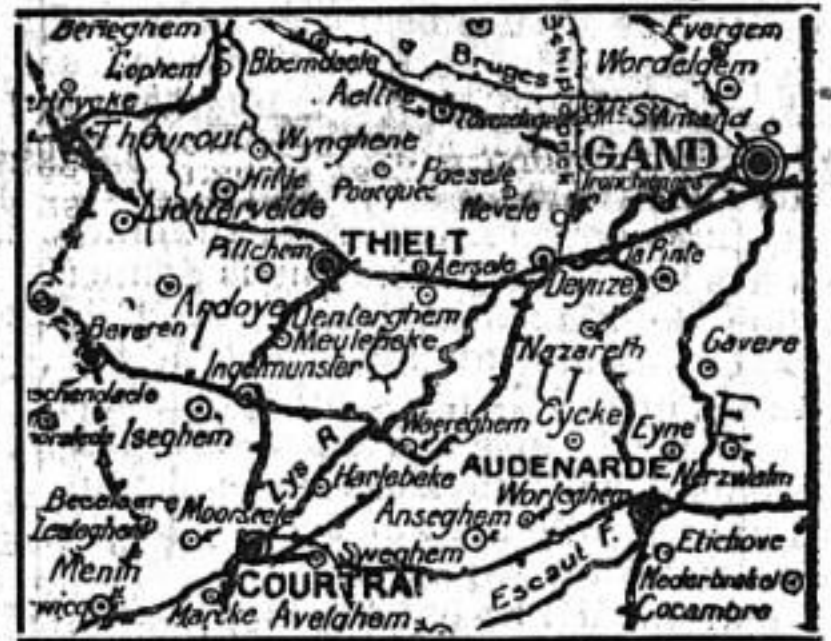
L'opération offensive, entamée le 31 octobre par le groupe d'armées des Flandres, s'est poursuivie avec un plein succès au cours de la journée du 1^{er} novembre.

Au sud, la deuxième armée britannique a bousculé l'ennemi sur l'Escaut jusqu'à la hauteur de Melden, s'emparant des villages fortement occupés de Amfeghem, Tieghem, Carter et Elfeghem.

La deuxième armée britannique avait recensé le 31 octobre, en fin de première journée de bataille, neuf cents prisonniers et trois canons.

Au centre, l'armée franco-américaine de Belgique, enlevant les hauteurs à l'ouest de Valenciennes, a poussé jusqu'à ce fleuve de Melden à Eke, sur un front de seize kilomètres, réalisant dans les deux journées de bataille une avance de huit à seize kilomètres.

Dix-neuf villages ont été reconquis par les Franco-Américains, notamment les agglomérations importantes de Nazareth, Deynze, Cruyschaem et la ville d'Audenarde.



Les Franco-Américains avaient recensé le 31 octobre, un millier de prisonniers et capturé deux batteries complètes.

Au nord, l'armée belge a réussi des opérations de détail sur le canal de dérivation. Les chars d'assaut français ont efficacement appuyé les troupes infanteries. La population belge libérée du joug germanique a accueilli avec un enthousiasme indescriptible ses libérateurs et a aussitôt pavé les maisons.

FRONT BRITANNIQUE

Dans les faubourgs de Valenciennes

LE BUTIN D'OCTOBRE

1^{er} NOVEMBRE — APRÈS-MIDI

Hier, au cours d'une heureuse opération exécutée par de petits détachements aux environs du Quesnoy, nous avons fait quelques prisonniers.

1^{er} NOVEMBRE — SOIR

Dès l'aube, ce matin, les troupes anglaises et canadiennes ont attaqué sur un front d'environ six milles au sud de Valenciennes. A la suite d'une lutte acharnée, au cours de laquelle nous avons infligé des pertes particulièrement lourdes à l'ennemi, nous avons franchi les passages de la Rhonnette, puis les villages de Maresches et Aulnoy et atteint la ligne de chemin de fer dans les faubourgs sud de Valenciennes.

L'ennemi a opposé une vive résistance, principalement au nord de Maresches et dans le village d'Aulnoy. Plus tard dans la journée, les Allemands ont violemment contre-attaqué à plusieurs reprises, sur les hauteurs situées à l'ouest de « Préscat » à Valenciennes.

Nous troupes ont maintenu toutes leurs positions sur la crête. Ce soir, de nouvelles contre-attaques sont en cours au nord-est et au nord d'Aulnoy. Au cours de ces opérations, nous avons fait entre deux et trois mille prisonniers.

Pendant le mois d'octobre, les troupes britanniques en France ont fait plus de quarante-neuf mille prisonniers allemands, dont douze cents officiers. Nous avons capturé, dans la même période, neuf cent vingt-cinq canons, dont un certain nombre de gros calibre, sept mille mitrailleuses et six cent soixante-dix mortiers de tranchées.

Nous nous sommes emparés d'énormes dépôts de munitions et de matériels de toute nature, abandonnés par l'ennemi sur le terrain évacué au cours de sa retraite, ainsi que d'un certain nombre de locomotives et d'une grande quantité de matériel roulant, de camions

et quelques chars d'assaut. Des centaines de tonnes de fil de fer barbelé, plusieurs milliers de tonnes d'accessoires de voirie, de certaines de mille de câbles téléphoniques et un grand nombre de dépôts de matériel de génie.

Sur le front d'une seule armée, l'ennemi a abandonné deux millions de pieds de madiers.

Au cours des batailles entreprises avec succès par les troupes britanniques en France, pendant les trois derniers mois, nous avons fait 172.659 prisonniers, dont 3.957 officiers, et capturé 2.378 canons, plus de 17.000 mitrailleuses et 2.750 mortiers de tranchées.

FRONT FRANÇAIS

Avance au nord et au sud de Vouziers

1^{er} NOVEMBRE — 2 HEURES SOIR

Pendant la nuit, actions d'artillerie violentes dans la région de Guise et à l'ouest de Saint-Fergeux.

Rien à signaler sur le reste du front.

1^{er} NOVEMBRE — 11 HEURES SOIR

Entre Saint-Quentin-le-Petit et Herpy, les combats ont repris ce matin et ont continué toute la journée. Malgré sa résistance, l'ennemi a dû céder du terrain dans la région de Banogne et de Recouvrance ainsi qu'à l'ouest d'Herpy. Nous avons fait des prisonniers.

Les troupes de la 4^e armée, en liaison à leur droite avec l'armée américaine, ont attaqué ce matin sur le front de l'Aisne, au nord et au sud de Vouziers.

Sur une étendue de vingt kilomètres, depuis la région à l'est d'Attigny jusqu'à l'ouest d'Olizy, nous avons pénétré dans les positions allemandes fortement tenues et défendues avec opiniâtreté.

A l'est d'Attigny, nous avons enlevé Rilly-aux-Bois. Plus au sud, nos troupes, franchissant l'Aisne, ont emporté de haute lutte Semuy et Veneq. Poussant énergiquement vers l'est, elles ont refoulé l'ennemi à plus de trois kilomètres de cette localité et pénétré profondément dans les bois de Veneq.

La bataille a été non moins violente sur les hauteurs à l'est de Vouziers. Nous avons pris pied sur le plateau des Ailleux, au nord-est de Terron, et atteint les lisières ouest du bois de Vandy, ainsi que le ruisseau à l'est de Chêstres.

A notre droite, nos troupes ont dépassé Falaise et conquis les croupes au sud-ouest de Primal.

On signale jusqu'à présent plusieurs centaines de prisonniers et un certain nombre de canons, parmi lesquels quatre batteries de 105.

FRONT AMÉRICAIN

1^{er} NOVEMBRE — APRÈS-MIDI

Sur le front de Verdun, la nuit a été marquée par le feu de l'artillerie des deux côtés de la Meuse.

Rien d'important à signaler dans les autres secteurs tenus par nos troupes.

1^{er} NOVEMBRE — 9 HEURES SOIR

La 1^{re} armée américaine a continué son attaque sur la rive ouest de la Meuse en liaison avec la 4^e armée française opérant sur sa gauche.

La coopération parfaite de toutes les armes : infanterie, artillerie, avions et chars d'assaut, a réussi à vaincre et à désorganiser la résistance acharnée de l'ennemi et à briser ses contre-attaques.

Des divisions ennemies amenées en toute hâte sont venues renforcer les unités déjà en ligne, mais leur effort pour arrêter notre avance a été inutile. Nos troupes victorieuses ont déjà pris et dépassé Saint-Georges-Landres, Saint-Georges, Imécourt, Landreville, Chennery, Bayonville, Remonville, Andevanne et Cléry-le-Grand.

Jusqu'à présent, trois mille six cent deux prisonniers ont été dénombrés, dont cent cinquante et un officiers.

La Conférence des Alliés

La Conférence des Alliés poursuit ses travaux. Elle se réunira de nouveau ce matin. On pense que ses délibérations pourront se terminer dans l'après-midi.

RAIDS BRITANNIQUES

Londres, 1^{er} novembre.

Communiqué de l'Aéronautique :

Dans la nuit du 29 octobre, les usines de produits chimiques de Worms ont été bombardées ; de bons résultats ont été obtenus.

